

Directeur : **A. MANGEOT**
ADMINISTRATION :
64, Rue Jouffroy, PARIS (17^e)

Téléphone : **WAGRAM 80-16**
Rédaction : 72, Rue Miromesnil

PRIX DE L'ABONNEMENT PARIS

Le Monde Musical.. .. Un an 20 fr.

DÉPARTEMENTS :

Le Monde Musical.. .. Un an 20 fr.

ÉTRANGER :

Le Monde Musical.. .. Un an 24 fr.

Les abonnements sont reçus à l'Administration du *Monde Musical*, 64, rue Jouffroy et dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie.

Chèques Postaux, Paris 344.79

VENTE & ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Canada : Raoul Vennat, 642, rue Saint-Denis
Montréal.

Espagne : Casa Dotesio, Madrid.

Hollande : J. van der Meer et Brockmans, Amsterdam.

Italie : Pizzi et Cie, à Bologne.

Suisse : Foetisch Frères, à Lausanne.

Egypte : J. Papasian et Cie, Le Caire et Alexandrie.

Turquie : A. Pellegrini à Constantinople.

SOMMAIRE

Chopin	I. J. PADEREWSKI.
<i>Padmavati</i>	PAUL DUKAS.
<i>Phaëdre</i> et le Martyre de Saint-Sébastien..	ED. SCHNEIDER.
<i>Nausicaa</i>	E. DELAGE.
<i>Le Marchand d'Oiseaux</i> ..	G. ALLIX.
<i>Noëes</i>	EUGÈNE COOLS.
El Retablo de Maese Pedro	A. M.
I. J. Paderewski	A. MANGEOT.
Hommage à Paderewski	PAUL LÉON, THÉODORE DUBOIS, GABRIEL FAURÉ, FR. PLANTÉ, I. PHILIPP, ED. RISLER, ALFRED CORTOT.
Alfred Cortot, J. Thibaud, P. Casals	A. MANGEOT.
Concerts Saminski	E. COOLS.
Société de Musique Indépendante	G. ALLIX, L. CELLIER.
Les Organistes (Suite). Concerts : Paris, Province, Étranger	FÉLIX RAUCEL.
Lettre de Genève	O. WEND.
Lettre de Berlin	J. LEVIN.
Lettre de Zurich	PIGUET DE LAY.
Nouvelles diverses. Editions Musicales, Néerologie.	
Portraits : Camille Chevillard, Falcon.	

CHOPIN

PAR

I. J. PADEREWSKI

Au lendemain des triomphes de Paderewski à Paris, nous croyons devoir réimprimer le discours qu'il prononça à Lemberg, en 1911, au pied du monument de Chopin, et dont nous devons la traduction à Mme Elska Landowska, mère de la célèbre pianiste.

Ce que nous ne pouvons malheureusement pas traduire, ce sont les accents enfiévrés, la noble éloquence, les transports patriotiques qui enflammaient la parole du grand orateur.

Nous nous sommes rassemblés ici pour glorifier la mémoire d'un des plus illustres fils de la terre polonaise.

Il y a quelques mois, nous avons rendu hommage à Cracovie (1), à nos inoubliables ancêtres qui ont édifiés notre Patrie ; aujourd'hui nous sommes venus ici, pénétrés d'amour, apportant notre gratitude et notre vénération à celui qui l'a embellie et si merveilleusement enrichie.

Nous le faisons, non seulement par amour pour les souvenirs du passé, non seulement poussés par un juste orgueil national, nous le faisons parce que dans nos seins de Léchites demeurent assoupis les vestiges des vieilles croyances, — dont la plus belle est le culte de la mémoire de nos pères —, mais aussi dans la ferme conviction que de cette fête solennelle, nous sortirons l'esprit fortifié, le cœur reconforté.

Dans ces temps de chaos et de désunion, notre pensée se retourne vers le passé et demande anxieuse : Faut-il condamner, mépriser tout ce qui n'est plus ? Le présent et l'avenir méritent-ils seulement notre attention et notre foi ?

La réponse n'est pas difficile.

En ce moment même, plane au-dessus de nous le génie lumineux d'un de nos ancêtres. En lui, que de lumière, de puissance et d'énergie ! Que d'efforts et de souffrances ! C'est par un travail continu, ardu et créateur, par une douleur poignante qu'il a marqué les traces de son existence, pour la gloire de sa patrie. C'est en luttant sur un champ de paix, sans verser une goutte de sang, qu'il a assuré la vic-

(1) Le 15 juillet fut inauguré dans cette ville l'émouvant offert par I. Paderewski à la Pologne, pour commémorer la victoire de Grunwald.

toire de la pensée polonaise. Ce n'est pas avec des canons, cachés *sub rosa*, mais avec des œuvres couronnées de roses qu'il conquiert le monde à la Pologne.

O grand et saint passé qui nous le donna, soit béni !

On admet couramment que l'art est cosmopolite. Ainsi que beaucoup d'autres, cette affirmation n'est qu'un préjugé. Il n'y a que la science, produit de l'esprit, qui ne connaisse point les confins d'une patrie.

L'art, la philosophie même, ainsi que tout ce qui émane du fond de l'âme humaine, tout ce qui est issu de l'union du sentiment avec l'esprit est tenu de porter une empreinte nationale, propre à chaque peuple. Et si la musique est une langue universelle, ce n'est pas parce qu'elle est cosmopolite, mais parce qu'elle est de nature cosmique.

La musique est le seul art essentiellement vivant. Ses éléments, ses vibrations, ses tressaillements sont la vie même. Douce, mais perceptible, puissante et méconnue, elle règne partout où il y a la vie. Elle sort des bruits des ondes, de l'haleine du vent, des mouvements des arbres, elle existe dans les bouleversements élémentaires de la terre, dans la révolution éternelle des plantes, dans la lutte acharnée des invisibles atomes : on la perçoit dans la lumière et les couleurs, qui éblouissent ou reposent nos yeux, elle vibre dans la course de notre sang, dans les élans de nos passions, dans nos douleurs pénétrantes. Elle est partout et va plus loin et plus haut que n'irait la parole humaine ; elle s'élève jusqu'aux sphères altières du plus pur sentiment céleste. L'énergie de l'univers résonne sans cesse dans l'infini des espaces et des temps. Sa révélation, le rythme, régit de par la loi divine de l'ordre et le principe des mondes. Les mélodies de Dieu chantent sans interruption à travers l'immense firmament. Des hommes, des peuples, des étoiles, des soleils, des mondes naissent pour résonner, pour chanter, et leur vie, s'éteint avec leur voix. Tout joue, chante, parle par sa propre voix, et par son propre mouvement. L'âme l'âme d'une nation aussi parle, chante et joue. — Nous l'entendons dans Chopin.

La musique humaine n'est qu'un fragment de la musique éternelle. Ses formes, créées par la pensée et la volonté d'un homme, subissent de fréquentes transformations. Les temps, les générations changent, les idées et les sentiments prennent tour à tour des formes, des tournures différentes. Les fils ne s'inclinent pas volontiers devant l'objet qui fut l'idéal et radieux but de leurs pères. Chaque nouvelle génération, dans sa fougue juvénile, surtout à l'époque des rêves, des aspirations et des enivrements, se croit seule le pouvoir de faire s'élancer l'humanité vers des hauteurs inconnues, de lui assigner des chemins nouveaux ; croit qu'il n'y a qu'elle qui soit appelée aux grandes idées, et aux actions héroïques. Chaque nouvelle génération se crée un autre idéal. Et voici que naissent des chefs-d'œuvre ainsi conçus, destinés à satisfaire aux exigences d'un moment, et dont la durée ne dépasse souvent pas la vie de leur créateur.

Mais il en naît d'autres, qui durent, et longtemps encore, portent l'empreinte de plusieurs générations. Il y en a d'autres encore, qui demeurent puissants par leur jeunesse et par leur ardente sincérité, et dont s'élève retentissante, la voix de tout un peuple, la voix d'une race et de la terre même qui les a nourris.

Aucune nation au monde ne peut s'enorgueillir d'une richesse de sentiments pareille à la nôtre. Ce fut la main de Dieu qui mit sur la harpe de notre peuple des cordes d'une douceur et d'une émotion, d'une force et d'une sonorité immenses. Nous possédons la tendresse de l'amour, la vigueur de l'action ; le lyrisme et l'intrépide et chevaleresque courage ; nous savons exprimer le rêve virginal et la virile pensée, la tragique tristesse du cœur et l'insouciance allégresse du jeune âge.

C'est en cela que consiste notre charme séducteur qui n'est peut-être qu'un grand défaut. Les changements s'opèrent vite : un geste, un clin d'œil suffisent pour abattre notre joie et nous jeter dans un désespoir sans bornes, pour faire succéder à un état sublime les plus grandes détresses de l'âme.

Telle est l'image de notre vie nationale, et nous la retrouvons dans notre vie publique et sociale, dans notre travail cérébral, dans notre vie quotidienne, dans nos relations amicales, dans nos affaires personnelles... partout... partout... Ce n'est peut-être qu'une particularité de notre race, mais si nous nous comparons à d'autres nations heureuses et satisfaites, notre état peut paraître maladif... Et si c'est une maladie, on pourrait lui donner le nom d'*arythmie nationale*.

C'est à cette arythmie qu'il faut attribuer l'inconstance et le manque de persévérance dont on nous accuse ; c'est là qu'il faut chercher la source de notre réelle incapacité à toute action collective et disciplinée.

C'est là, probablement, que réside la cause de l'infortune tragique de notre histoire.

Aucun des élus à qui il était réservé de révéler l'âme polonaise, ne sut donner à cette arythmie une expression aussi forte que Chopin.

Les autres étaient des poètes, esclaves de la

parole, de ses exigences déterminées ; car notre langue, toute belle qu'elle soit, n'est pas à même d'exprimer tout. Chopin était musicien, et ce n'est que la musique, et celle de Chopin par dessus toute autre, qui eut le pouvoir d'exprimer cette mobilité de sentiments, qui s'étend jusqu'à l'infini, cette concentration qui atteint l'héroïsme, ces transports d'ivresse qui semblent capables de briser des rocs, et ces anéantisements du désespoir qui obscurcissent les idées et tuent toute énergie.

Ce n'est que dans la musique tendre et orageuse, douce et passionnée, délicate et forte, calme et menaçante, qui s'affranchit de la discipline métrique, et de l'autorité du rythme, qui déteste le métronome comme un gouvernement exécré — ce n'est que dans cette musique que l'on entend, que l'on sent et reconnaît que notre peuple entier, notre terre, toute la Pologne, vit, agit, en *tempo rubato*.

Pourquoi est-ce Chopin justement qui sut évoquer si fortement l'âme de la nation ? Pourquoi est-ce de son cœur que jaillit, comme une source cristalline des profondeurs de la terre —, la voix de notre race, puissante, vivifiante et limpide. Demandons-le à celui qui dévoile « le secret des mystères ». Il ne nous a pas tout révélé, et ne le fera jamais, peut-être.

Un auditeur polonais, peu initié à l'art savant de la musique, écoute à contre-cœur les chefs-d'œuvre de Bach, Mozart, Beethoven, parfois même il en est impatient. La précieuse polyphonie, la richesse de maintes sonorités qui s'enchevêtrent, claires à un esprit cultivé, sont inaccessibles à son oreille : sa pensée se perd dans ces fugues compliquées, son attention dévie et se disperse au milieu des contours classiques d'une sonate allemande, il frissonne dans le merveilleux édifice de la symphonie classique, comme un pauvre intrus dans une église étrangère, il n'est pas à même de se pénétrer de la douleur prométhéenne du plus grand musicien du monde. Mais aussitôt qu'il perçoit des mélodies de Chopin, notre polonais se transforme, son oreille en éveil, son attention concentrée, son œil plein de feu, son sang circule et vibre dans ses veines en ondes accélérées ; il rougit d'émotion. Sont-ce les danses nationales, les *Nocturnes* mélancoliques, les gaillardes *Cracoviennes*, les *Préludes* mystérieux, les *Polonaises* majestueuses, ou bien les *Études* orageuses et divines, ou les *Sonates* héroïques ? Il comprend tout, car tout parle à son cœur. Une atmosphère intime l'entoure, un paysage connu se déroule devant ses yeux ravivés.

Les airs retentissent des chants des moissonneurs, des pâturages arrive l'écho lointain des chalumeaux. Dans l'auberge voisine on s'amuse, on se réjouit. Des violons agiles se trémoussent et attaquent notre nationale *quarte majeure*, accompagnée de la pédale du primitif basson. Et notre peuple danse, se secoue, ou bien chante lentement, avec réflexion, ce peuple sain et capricieux, gai et rempli de tristesse. Dans l'église, l'orgue résonne timide-

ment... Non loin de là, dans le château, des lumières

éblouissantes scintillent. Une foule de gentilshommes s'est rassemblée et forme un tableau varié et pittoresque. L'orchestre se fait entendre. Le châtelain, ou un gentilhomme plus distingué encore par son âge et sa charge, commence la *Polonaise*. Le cliquetis des sabres, le frou-frou des soies multicolores, les costumes étincelants et somptueux, flattent les sens et les éblouissent. Des couples gracieux s'avancent avec une grave dignité. Des paroles caressantes, mi-polonaises et mi-latines, des regards amoureux s'adressent aux belles, aux tendres yeux. Par ci par là, un compliment en français se fait entendre...

Mais, un vieillard à barbe blanche, à la voix argentine, accompagnée des sons de la cornemuse, du luth et des harpes évoque une légende ancestrale. Il parle de *Lech*, de *Vratislav*, de *Nopiel*, de *Bakadina*, de *Vénéla*, de *Grzyzna* ; il raconte les pays lointains, le ciel italien, les brillants tournois, les chants des troubadours, l'Aigle blanche, les luttes victorieuses et les batailles perdues, les combats illustres, immortels bien qu'inachevés, indécis...

Et tous, ils écoutent, ils comprennent !

Cependant, qu'au jardin les roses exhalent leur parfum, les jasmins et les lilas soupirent, les tilleuls murmurent, un nocturne étoilé accompagne les effusions enflammées de la délicate châtelaine et de son chevalier.

L'été et des étés se sont écoulés. Les glorieux cortèges des chevaliers en armure ne sont plus, les charges héroïques des Uhlans ont été forgées en souvenirs d'airain de la gloire nationale. Voici l'automne... Les préludes seraient-ils des Epilogues ? Ou bien est-ce l'automne de la vie ? Non, c'est la vie de l'automne. L'antique pendule qui mesurait le bon temps de nos aïeux et bisaïeux, sonne maintenant une heure tardive, une heure moderne. Le vent gémit lugubrement dans la cheminée vide.

On entend la chute rythmée des gouttes de la pluie d'automne, des feuilles sèches et fanées, et le bruissement plaintif des branches abandonnées et dépouillées.

Mais cette musique, c'est un fragment de l'éternité même, et chacun y trouve place : les grands et petits, les puissants et les miséreux, les célèbres et les inconnus et les sans nom. Tous ils sont délivrés des vices charnels, noyés dans la plus pure des sources, dans une âme belle et harmonieuse.

Car Chopin ennoblissait, embellissait tout. Il découvrit dans ces profondeurs du sol polonais les pierres les plus riches ; il en fit les plus rares bijoux de notre trésor. Ce fut lui, qui le premier, décerna au paysan polonais la plus attrayante noblesse, la noblesse du beau. Il introduisit notre paysan dans le vaste monde aux salles resplendissantes des châteaux, le plaça côté de l'arrogant voïvode ; à côté du glorieux chef des armées, il mit le berger idyllique ; près de la grande dame, une orpheline déshéritée. Lui le poète, le charmeur, le monarque puissant par son génie rehaussa tous les états, non pas ici-bas dans la vie quotidienne

mais là-haut, bien haut, aux cimes sublimes du sentiment.

C'est ainsi que nous entendons dans Chopin la voix de toute notre race. De la douce, lumineuse, diaphane *Berceuse*, jusqu'à ces deux Sonates menaçantes et fortes, comme forgées d'un métal précieux, se dégage la vie de la Pologne, alliée à celle de Chopin.

Il se voit enfant, bercé une après-midi d'été par un chœur de papillons, d'abeilles butinant et d'oiseaux attentifs à ne pas le réveiller. Il revoit son enfance angélique et pure, sa jeunesse altière et ombrageuse, son âge viril... âge des défaites. Puis la fin s'annonce... Voici les rêves, les souffrances, les luttes !!

Une voiture morne, un linceul mortuaire, son dernier logis étroit et misérable... On emporte au sein de la terre maternelle son cœur jadis, si ardent, et ce dernier pèlerinage encore s'accompagne des lugubres et puissants appels des trompettes des archanges.

Le Polonais écoute, et ses larmes, des larmes abondantes et pures arrosent ses joues. Et c'est ainsi que nous écoutons tous. Et pourrait-on l'écouter autrement, celui qui par la grâce de Dieu fut le chantre du peuple polonais ?

Chopin naquit lorsque le triple meurtre de notre pays fut un fait accompli. L'astre de Napoléon brillait alors dans tout son éclat : cet astre, dont les rayons d'espoir éclairèrent longtemps la Pologne endolorie. Son enfance s'écoula au milieu d'une liberté relative du Royaume, découpé comme une tranche de la chair saignante d'une nation. Déjà s'annonçait la tempête, dont allait s'ébranler le pays, lorsque Chopin quitta sa patrie à jamais. Il partit, mais non tout seul. Il emporta, ce que Mieckiewicz appelle le « *genius loci* », et ce que nous appellerions le « *genius patriae* », il emporta l'âme de sa patrie, qui ne l'abandonna point jusqu'au dernier soupir. Voilà pourquoi on ne réussit jamais à nous le ravir. La France même, à laquelle Chopin appartenait par son père ne songe pas à se parer de ses rayons glorieux.

Et cela, non parce que nul ne songe à demander aux Grands du monde leur origine, et qu'en revêtant le sceptre et la couronne des génies assujettissent l'universalité des cœurs, mais parce que dans l'œuvre mystérieux, profond, éruptif de Chopin, il n'y a guère d'éléments de race française et que la forme même ne témoigne pas de cette courtoise élégance, de cette exquisité, qui caractérisent l'esprit français.

Bientôt, après le départ de Chopin, sa patrie devint la proie d'une oppression tyrannique, dont la férocité ne peut s'expliquer que comme une ignoble vengeance sur des innocents. Tout fut défendu ! Tout proscrit ! Et la langue, et la foi de nos pères, et la vénération du passé, des mœurs, de ses costumes, de ses chants nationaux... Slowacki, Krasinski, Mickiewicz. . . Chopin seul ne fut point interdit. En lui, pourtant, se concentre tout ce qui fut proscrit ; les riches costumes, les ceintures chamarrées d'or, les képis carrés, le cliquetis des sabres, les

éclairs des faux des paysans, le gémissement des poitrines blessées, la révolte de l'esprit bâillonné, les croix des cimetières, les pauvres églises des hameaux, les prières des cœurs désolés, la douleur de l'esclavage, l'aspiration à la liberté, la malédiction des tyrans et le chant triomphant de la victoire et de la joie. Pendant les longues années de l'opprobre des tourments, des persécutions et de l'oppression, c'était contre Chopin que se pressaient nos cœurs sanglants, et toutes nos pensées meurtries s'attachaient à lui... Comme il savait apaiser, soulager, encourager, et consoler !

Par la dispersion de sa musique il propageait la Polonisation, et, comme un prêtre, il offrait aux déshérités le sacrement béni de la Patrie.

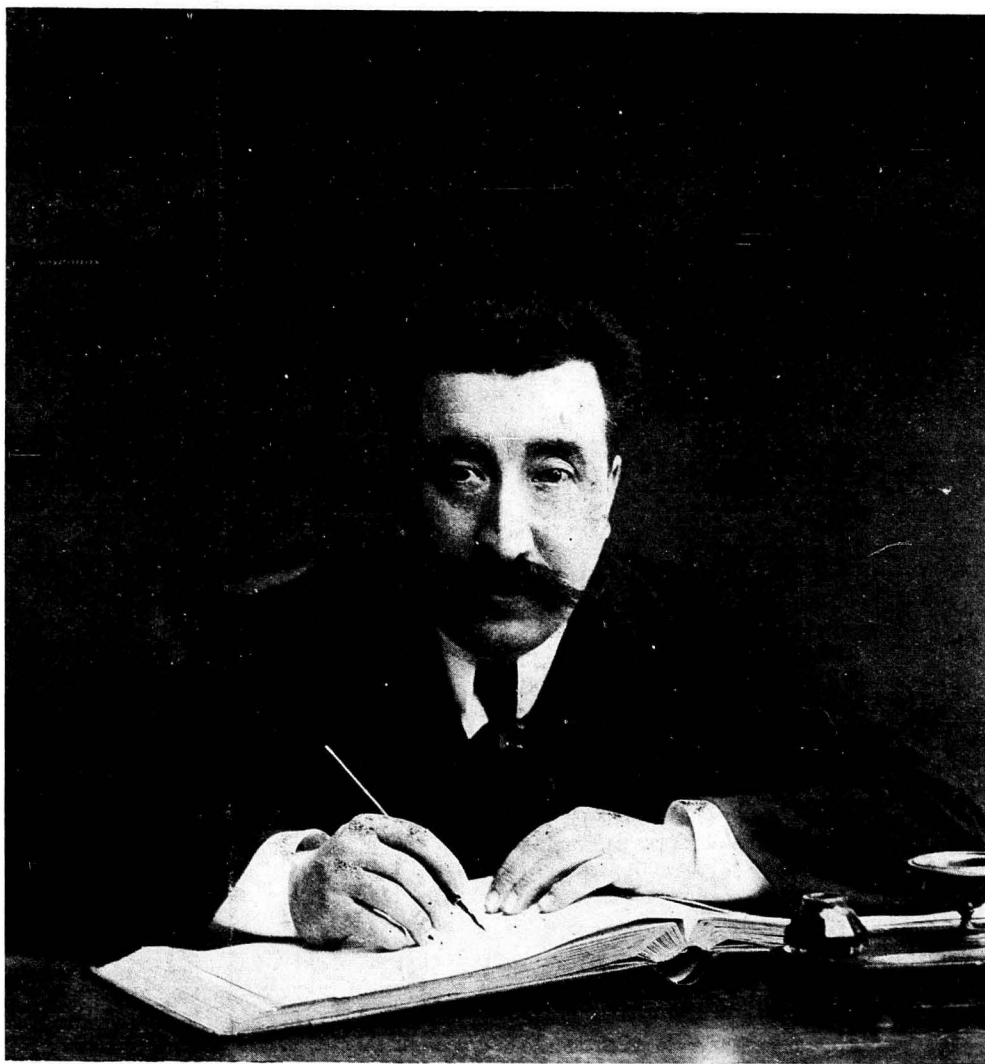
Le voici maintenant dans l'auréole de sa gloire, recevant la gratitude infinie de sa nation et ses transports d'amour.

Mais ici encore le *genius patriae* se tient à ses côtés.

Le plus grand des hommes n'est ni au delà, ni en deçà de sa nation. Il en est la graine, la parcelle, la fleur, l'épi et plus il est grand, fort, beau, plus il est proche du cœur de son peuple. Chopin ignorait sa grandeur. Mais nous savons bien, qu'il fut grand de notre grandeur, fort de notre force, et beau de notre beauté. Il est nôtre et nous sommes siens, car c'est en lui que se révèle notre âme nationale.

Remplissons donc nos cœurs de vigueur pour persévérer, durer ; unissons les actions aux idées, consolidons nos sentiments à une foi puissante, car la nation ne périt point qui a enfanté un tel génie.

I. PADEREWSKI.



(Photo Gerschel)

Camille CHEVILLARD

(Voir l'article nécrologique de Robert Brussel dans le "Monde Musical" du 15, 30 Mai 1923).